Auschwitz ou la double déshumanisation

Laurence Prempain

▶ **To cite this version:**

Laurence Prempain. Auschwitz ou la double déshumanisation. 2019. halshs-01994271

HAL Id: halshs-01994271
https://shs.hal.science/halshs-01994271

Preprint submitted on 25 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Auschwitz ou la double déshumanisation

Décembre 2018. Une semaine durant, une douzaine d'historien.ne.s de la région Rhône-Alpes, membres du réseau Mémorha (Mémoires en Rhône-Alpes) sont venu.e.s en Pologne à la rencontre de leurs homologues polonais.es afin qu'ils.elles parlent de leur travail, de leurs musées, des problématiques qu'ils.elles rencontrent autour de la mémoire et des politiques mémorielles liées à l'expérience polonaise de la Seconde Guerre mondiale. Expérience douloureuse, puisque pas moins de 1,9 million de civil.e.s polonais.es non-Juif.ve.s et 3 millions de Juif.ve.s polonais.es ont trouvé la mort. Par ailleurs deux d'entre nous ont décidé de se rendre sur le site d'Auschwitz-Birkenau. Visiter un camp de mise à mort à échelle industrielle n'est pas anodin. Ainsi, sommes-nous préparées au choc physique et psychologique qui nous attend.

Vendredi 7 décembre 2018, départ pour Oświęcim. L'autocar est presque complet. Nous quittons Cracovie dans ce petit matin encore sombre des heures de la nuit. Les lueurs du jour naissant font pressentir que le ciel restera bas, oppressé par un brouillard grisaillant et humide qui semble s'accorder avec le programme de la journée à venir. Après une heure trente de voyage, l'autocar accède à un grand parking, contourne des voitures et vient se garer. Première surprise : parmi les gens qui pullulent près de l'entrée, nous voyons des familles avec de jeunes enfants. Ils entrent. Pourtant, il est clairement indiqué sur le site internet du musée que l'âge limite est de 14 ans. Un enfant n'est pas en mesure de comprendre le contexte de la Seconde Guerre mondiale ni ses horreurs.

L’entrée se fait par un bâtiment après que nous soyons passées par un portique de sécurité et que nos sacs aient été laissés à la consigne. Une employée du site nous remet une étiquette, des écouteurs et un audioguide, puis nous attendons. Nous avons réservé une visite de 6 heures destinée à celles et ceux qui ressentent le besoin de se rendre vraiment compte de ce qui s’est passé dans ces lieux. La foule est dense alors qu’il n’est pas encore 9 heures du matin. Dans cette grande pièce rectangulaire, nous observons l’incessant va-et-vient des guides qui se préparent à emmener leurs groupes sur les chemins de l’enfer. Nous patientons, debout. Derrière nous, se trouve ce hall impersonnel, qui pourrait être la salle d’attente de n’importe quel musée, mais sur la gauche, à travers les fenêtres, des bâtiments sont clairement identifiables ainsi qu’un portail et son inscription : « Arbeit macht frei ». Nous y sommes.

Le groupe est appelé, la guide qui nous prend en charge tient un panneau au-dessus de sa tête : « English ». Nous nous groupons autour d’elle, vingt hommes et femmes, jeunes ou dans la force de l’âge. Elle nous transmet clairement les informations relatives au déroulement, ce qu’il est possible de faire, ce qui est interdit, autorisé. Nous avons en tête ces images indécentes de jeunes gens en train de faire un selfie, d’autres rigolant, s’embrassant ou mangeant leur casse-croûte etc. Alors oui, nous comprenons qu’il soit demandé de respecter les lieux. Cependant, elle achève son discours sur une note déroutante : le premier arrêt pour aller aux toilettes est dans une heure. Elle insiste plusieurs fois pour qu’on lui demande si nous avons besoin de nous y rendre. L’explication est évidente : le nombre de visiteurs est tel que le musée est contraint à une logistique drastique. Toutefois, le discours nous laisse perplexes car nous nous sentons infantilisé.e.s dès le début.

Par ailleurs, la guide ne se présente pas et n'engage à aucun moment le dialogue, pas plus qu'elle ne s'enquiert de nos niveaux de connaissance ou de nos motivations à nous rendre sur ce site. Elle ne prend pas en compte la diversité potentielle au sein du groupe. Elle se limite à produire un monologue adressé à un groupe mutique, masse informe d'individus interdits de parole par ce casque d'où nous parvient son discours atone. Pendant une demi-journée, nous entendrons sa voix sans qu'il y ait la moindre interaction ou incitation à poser des questions.

Au fur et à mesure de notre progression parmi les bâtiments du camp d'Auschwitz 1, au seuil des portes, le même rituel se reproduit : elle nous indique ce que nous allons voir et ponctue son propos d'informations matérielles. « Restez sur la droite, nous avançons jusqu'au bout du couloir et reviendrons sur nos pas. Restez les uns derrière les autres ».

Il se joue ici une rationalisation du processus de la visite. Nous la subissons, sans qu'aucune alternative ne soit possible. « Et après les brosses et les casseroles, on tourne dans la salle suivante, attention à votre tête ». « Quand vous aurez fini avec les valises et les chaussures, suivez-moi dans la salle numéro 26, je répète, salle 26. » Les groupes se croisent, s'enchevêtrent, ballet indécent créé par cette industrie de masse du tourisme mémoriel. On se sent otages, gêné.e.s de participer à cette mascarade, de coller son œil contre le judas pour voir l'intérieur des cellules le long desquelles nous défilons, cellules de punition, cellules avant l'exécution, cellule de la mort par la faim`. Auschwitz-Birkenau est le site d'une entreprise meurtrière sans précédent dont l'échelle perturbe la compréhension, la perception. C'est pour cela que nous sommes ici, pour comprendre, se recueillir, commémorer, pas seulement via des données chiffrées mais

aussi par nos sens et donc nos émotions. Or, le ton monocorde, les descriptions laconiques sinon cliniques, les données réduites à des chiffres ne permettent pas d'accéder à la compréhension, encore moins à la réflexion. La manière dont ces visites sont organisées place dans l'embarras car la découverte du camp tend à se limiter à du voyeurisme.

Le propos de notre guide est à son image : récit mécanique et froid d'un automate. Elle jette des bribes d'informations, enchaîne les éléments sans transition, sans humanité. Sa voix résonne froidement à nos oreilles. De fait, nous avons le sentiment que par ce discours elle réduit à un même niveau d'une part la souffrance des déporté.e.s et d'autre part la gestion des touristes - « ici il y a eu le plus grand nombre d'exécutions par pendaison, 19 personnes, attention, le sol est glissant, faites attention dans les escaliers ». Enfin, notre malaise s'installe du fait d'un sentiment de double déshumanisation. Les nazis ont cherché à déshumaniser ces hommes et femmes, réduit.e.s à des numéros tatoués sur leurs bras, à un symbole (triangle rouge, étoile jaune, etc.), à de simples « *Stücke* ». En 2018, ce récit linéaire, désincarné, est déshumanisant et dégradant. La rentabilité de cette industrie de la mémoire désacralise et abime le site en tant que lieu de recueillement.

Les seules émotions sont venues des expositions organisées par Yad Vashem avec des photos, des parcours de famille, des dessins d'enfants collectés puis reproduits par une artiste et bien sûr les peintures et dessins de David Olère qui relatent son expérience lorsqu'il est affecté au « Sonderkommando ». Mais là encore, la guide nous empresse d'avancer, nous n'avons pas le temps de nous arrêter pour réfléchir à ce que

nous témoignent ces images. D'autres émotions sont venues des restes des bâtiments du camp de Birkenau, dont les fondations encore apparentes en dessinent le contour et la géographie. Les cheminées qui s'élèvent, vestiges d'un poêle qui était censé chauffer le bâtiment jalonnent à perte de vue l'espace d'un système concentrationnaire, et nous font comprendre l'impossibilité pour les déporté.e.s de pouvoir s'échapper.

Après notre retour en France, un message électronique émis par le service des visites du camp d'Auschwitz a dramatiquement éclairé la politique mémorielle menée ici : « Notre mission est que le plus grand nombre possible de personnes soient familiarisées avec l'histoire de ce lieu. » Nous apprenons aussi que la politique du recrutement des guides a récemment changé. Un enseignant polonais que nous avons eu la chance de rencontrer au musée Galicia de Cracovie, travaillait encore récemment à Auschwitz par vocation, durant les weekends. Il a dû renoncer à sa contribution humaniste parce que le musée a décidé de ne plus employer que des guides à temps-plein, qui peuvent effectuer un nombre maximum de tours par semaine. Des guides bien rôdé.e.s. Plus de place pour la touche humaine. D'ailleurs, la fin de notre visite nous a laissées pantoises. En reprenant la navette pour retourner de Birkenau à Auschwitz1, la guide a disparu dans le bus sans nous dire au revoir. Elle a exécuté un tour guidé parfaitement impersonnel.

Dans *Arrival and Departure,* écrit entre juillet 1942 et juillet 1943, Arthur Koestler résume en quelques lignes ce que devrait être un travail de transmission, pour permettre la compréhension : « Quiconque ne l'a pas vécu ne peut le comprendre. La terreur, les atrocités, l'oppression - ce ne sont que des mots. Les statistiques ne

saignent pas. Vous savez ce qui compte ? Le détail. Seul le détail compte ».[1] Se rendre à Auschwitz dans les conditions actuelles de visite et d'orientations pédagogiques telles que nous les avons expérimentées ne semble pas être la bonne démarche pour faire comprendre l'exploitation et l'extermination systématique et programmée de millions d'hommes, de femmes et d'enfants.

Laurence Prempain

[1] Koestler Arthur, *Arrival and Departure*, London, Jonathan Cape Ltd, 1943, p.75